

Architecte, artiste-peintre et romancier, Frédéric du Châtelet est né à Niort en 1956. Joueur d'échecs, il se passionne très jeune pour les travaux d'Einstein sur la relativité. Son enfance en Afrique, puis ses séjours en Martinique et en Guyane nourriront son imaginaire. Aujourd'hui, il vit à Paris où il poursuit l'écriture d'une saga visionnaire sur le devenir de l'humanité en huit volumes, « *L'Épopée du Jeune fou* », dont une première quadrilogie est achevée.

Le Cône de nacre

DU MÊME AUTEUR

À paraître, dans la saga « L'Épopée du Jeune fou »

La Terre déchue, roman

La Constellation des pluies, roman

L'Ogre noir, roman

Frédéric du Châtelet



Le Cône de nacre

– ROMAN –

Editions infini l'Odyssée

editeur.transmedia@infini-odysee.fr

contact@fredericduchatelet.com

Couvertures et images

© 2020

Tous droits réservés

© 2020

ISBN 979-10-359-1115-7

Dépôt légal : août 2020

Achevé d'imprimer en France

Pour mes parents

Avertissement

Attention, ne prenez pas cet avertissement à la légère ! Ce serait mal venu ; j'ose le dire, déplacé... Il en va de mon intégrité : physique et mentale ! Et toute aide et information seraient fortement appréciées. Ce qui est inadmissible : c'est que des détracteurs auraient tendance à me qualifier de jeune fou. Et ça, je ne le supporte pas !

Car on en revient toujours au même...

Qu'est-ce que je viens foutre dans cette histoire ?
En voilà une putain de bonne question...

Comment en suis-je arrivé là ?
Quel grain de sable a contrarié le cours de ma vie ?
Qui peut me le dire ?
Certainement pas moi !
Il me faut d'abord découvrir le pourquoi...

Et moi... Qui suis-je en réalité ?



1- La Crique 2- La Zone des naufrages 3- Le Lac des brumes 4- La Casse du ciel
5- Le Village indien 6- La Montagne sacrée 7- La Pêcherie de crevettes 8- La
Maison dans la cascade 9- Le Mont mirador 10- Le Banc 11- La Ligne blanche
de la mer 12- Le Jardin de lune 13- Le Cimetière des âmes 14- Le Grand toboggan
15- Le Palais du gouverneur 16- La Crypte 17- La Rivière souterraine 18- La Cité
des hérons 19- La Dernière marche 20- La Chapelle de l'orphelinat 21- La Forêt
primitive

Géographie du Cône de nacre



PREMIÈRE PARTIE

Un monde en miroir

1.

Le Géant

Journal de vol du Géant

Consigné par le Commandant de bord

Mardi 24 avril 1934 – En fin de matinée

Base secrète de Lipetsk en Russie soviétique

L'heure de la révolte arriva... Le premier vol du Géant avait été arrêté pour le 24 avril 1934 en milieu de journée à 13 heures. Depuis la veille, des officiels allemands et soviétiques arrivaient en délégation au centre de recherche où la sécurité avait été renforcée. Des hommes en armes en contrôlaient l'accès. Pour les membres de l'équipe, nous avons organisé un pot avant l'essai, suivi d'un repas léger. Nous nous connaissions tous depuis des années et nous avons pris l'habitude de célébrer chaque étape du projet. Une coutume qui créait des liens, malgré nos différences idéologiques rédhibitoires. Nous partagions la même passion pour l'aéronautique, mais à des fins opposées : nous ne servions pas le même maître.

Le sort de nos compagnons de recherche était scellé. Nous ne pouvions prendre le risque de voir cet avion aux mains des nazis ou de Staline. Nos propres vies ne comptaient pas face à la menace

qu'encourait le monde. La mort des chercheurs devait intervenir après notre décollage. Nous connaissions les préférences des uns et des autres : schnaps pour les Allemands et l'observateur bolchévique ; et whisky pour le reste de l'équipe. Nous avions aussi empoisonné, au thallium finement doublé d'une dose d'arsenic, une bouteille de vodka, au cas où. Je le savais, leurs morts certaines dans d'atroces souffrances me hanteraient : douleurs abdominales, vomissements et convulsions, puis la fin en quelques heures dans le meilleur des cas. Et pour les survivants à l'arsenic : perte des cheveux et engourdissement des membres, avant de mourir du thallium quelques jours ou semaines plus tard. Ce fut facile : les hommes sont si prévisibles... L'ambiance était chaleureuse. Ils trinquaient en levant leurs verres, se lançant de petits défis ; aucune raison de se priver de boisson pour ceux qui restaient au sol. Au rendez-vous de leur assassinat, nous buvions avec eux et je rêvais d'un monde meilleur... Après le décollage, il nous restait à éliminer une partie de l'équipage pour prendre le contrôle de l'appareil.

La veille au soir, les documents relatifs à nos recherches avaient été substitués. Nous avions retourné un ingénieur allemand dont la femme était juive. Chargé des dernières mises au point à bord, ce complice avait réussi à les transporter dans l'appareil. Pour éloigner les soupçons, il devait provoquer, au moment du décollage, un feu que l'on voulait accidentel. Il espérait une vigilance relâchée.

Qui aurait pu supposer qu'un groupe improbable d'individus que l'on croyait sous tutelle, ou partisans de la cause, allait entreprendre un hold-up d'une telle audace ; au nez et à la barbe de deux superpuissances. Le vol d'essai devait s'effectuer dans les conditions normales d'utilisation et nous avions convaincu l'administration de la base de transporter une charge de fret égale au tiers de la capacité de l'avion. Le Géant avait été conçu pour transporter 1 800 soldats équipés et 45 chars d'assaut, avec la logistique et les munitions nécessaires à un débarquement en territoire ennemi. Nous avons pu ainsi charger tout ce dont nous avons besoin, y compris des armes. Les charges avaient été réparties sur les quatre niveaux de coursives qui s'étagaient dans le ventre de l'appareil : une architecture cathédrale de 35 mètres de hauteur en arcs tendus.

L'avion maintenu par ses amarres flottait sur son chenal d'accès. Trois cents mètres le séparaient du lac. Harnachés dans nos combinaisons, le casque à visière à la pliure du bras, au rythme du pas prussien, buste droit, jambe tendue, botte qui claque ; nous traversâmes son hangar en forme de voûte céleste désormais vide. Toute l'équipe était là : ceux qui allaient mourir nous firent une haie d'honneur. Les officiels sur des gradins de circonstances, bras levés à notre passage, scandaient des « Heil Hitler » ! Ils saluaient les douze membres d'équipage, apôtres de l'apocalypse.

Le Géant était là, majestueux. Un dernier salut de la passerelle et nous montâmes à bord. Le plus dur restait à venir. Nous entendîmes le chef de manœuvre ordonner : « larguez les amarres ». De part et d'autre du canal, un système motorisé de câbles et de poulies démultiplicatrices nous tractait. Je regardai discrètement mes complices. La tension était palpable. Elle n'inquiéta pas outre mesure les autres membres de l'équipage qui eux aussi avaient la peur au ventre. Chacun connaissait les risques. Le monstre allait-il s'arracher aux eaux du lac ?

Au bout du chenal, je lançai le programme de démarrage des dix réacteurs : les six turboréacteurs et les quatre statoréacteurs. La tuyère de fusée en queue de l'appareil ne serait mise à feu qu'en altitude. Son utilisation provoquait des accélérations fulgurantes. Nous devons suivre un plan de vol d'une heure dans l'espace aérien de l'Union soviétique. Les premières chaleurs avaient définitivement mis fin à l'hiver. Nous disposions de conditions climatiques idéales ; un vent de face établi et une étendue d'eau très légèrement agitée. A la limite de l'éblouissement, le lac scintillait sous le soleil.

Les moteurs chauffaient et je repensais à toutes ces années d'exil, à ma vie volée. Je savais qu'il n'y aurait pas de retour en arrière. Seule issue : la liberté...

Je fis face à l'équipage :
— Paré pour le décollage.

— Paré, répondirent-ils d'une seule voix.

Je poussai la manette des gaz, les turbines sifflèrent violemment. Le régime de rotation s'amplifiait. Nous devions atteindre une capacité de propulsion maximum. L'air dans les tuyères gueulait. La masse d'aluminium s'ébranla : dix moteurs en action, un couple de statoréacteurs et de turboréacteurs ; une formidable poussée nous projetait vers l'avant. Je sus que nous avions gagné le pari de la science.

L'avion filait sur l'eau. Je jetai un œil sur les indicateurs de vol ; ils étaient au vert. Nous arrivions à la vitesse de portance. Je tirai sur le manche. Le regard du copilote se posa sur moi ; je le sentis bienveillant. Nous nous arrachions de ce marécage : le Géant des airs décollait...

Nous poursuivions notre ascension rapide. Dans la cabine, chacun restait concentré à son poste. Les constantes étaient stables ; j'enclenchai le pilotage automatique. L'affrontement approchait. Je vérifiai la répartition des forces :

- A l'avant, mon copilote, le navigateur, le radio, le météorologue et un colonel SS.
- A l'arrière, aux côtés du médecin et des deux mécaniciens, trois hommes armés nous surveillaient.

Avec le colonel SS, pilote de chasse et rapporteur du Führer, les trois soldats représentaient le principal danger. Nous pensions que les deux mécaniciens et le météorologue resteraient neutres si nous prenions le dessus.

Face à des soldats professionnels, et malgré les risques d'endommager la carlingue, nous allions utiliser des armes de poing. Quatre Luger calibre 9 mm, cachés sous le tableau de bord, nous attendaient. Je devais abattre le pilote SS. Mes complices avaient chacun un garde identifié à éliminer. En théorie, nous profitons de l'effet de surprise. Mais cela ne se passa pas comme prévu... D'intenses vibrations libérèrent les armes fixées sous le tableau de bord. Nous fûmes les premiers surpris...

Le pilote SS avait bondi. Je me détachai et le plaquai au sol. Nos corps entravaient l'accès aux armes. Mes trois compagnons se ruèrent sur les soldats. Un combat à main nue d'une totale sauvagerie : hurlements, yeux crevés, morsures, étranglements, têtes fracassées, au rendez-vous de l'instinct de survie. Le destin nous imposait de vaincre sans gloire.

Un coup de feu retentit. Le radio s'effondra, boîte crânienne défoncée : sa cible venait de dégainer son Luger. La détonation avait claqué dans le cockpit. Le copilote en profita pour prendre le dessus sur son adversaire. Il s'empara de son arme et l'abattit de deux balles dans le torse. Dans le même mouvement, il tira à bout touchant sur le soldat qui venait de tuer le radio. Et mit en joue le dernier garde qui se rendit.

Ainsi que nous l'avions espéré, le météorologue et les deux mécaniciens choisirent la neutralité. Il ne restait que le pilote SS. Mon second l'assomma d'un coup de crosse pour éviter de me blesser.

— Il était temps, ce diable m'étranglait... Tu m'as sauvé la vie, lui dis-je.

Nous contrôlions l'appareil... Nous avions perdu un des nôtres, tué deux soldats et fait six prisonniers. Nous les ligotâmes à l'exception du médecin qui prodiguait les premiers soins d'urgence, puis nous l'attachâmes à son tour. Nous condamnâmes ensuite la cabine de repos dans laquelle nous les avions regroupés. Il ne fallait prendre aucun risque. La sagesse aurait été de supprimer le SS et le soldat. Je ne pus m'y résoudre.

La partie n'était pas encore gagnée. Nous devions impérativement reprendre nos esprits. Nous reconcentrer : il nous restait à réussir une traversée transcontinentale ! L'avion en accélération constante poursuivait sa trajectoire vers la stratosphère. Nous étions déjà à neuf mille mètres d'altitude. Je révélai le plan de vol à mes compagnons. A l'aide d'une règle et d'un compas, je traçai le chemin de notre liberté sur une carte du monde :

— Première étape, direction l'Egypte ; nous survolerons l'Ukraine, la mer Noire, la Turquie et la Méditerranée. Deuxième étape, après avoir traversé l'Egypte... cap sur l'Atlantique ouest, et

là nous volerons exclusivement au-dessus des déserts ; ceux de la Lybie italienne, d'Algérie, du Nord Soudan et de la Mauritanie française, pour finir par le Sahara marocain. Ce trajet devrait nous rendre définitivement invisibles aux yeux des Allemands et des Soviétiques. Troisième étape, la traversée de l'Atlantique, direction Salvador de Bahia au Brésil. Nous nous poserons sur un des affluents de la « Baía de Todos os Santos », que je garde secret pour notre sécurité. Là, nous pourrions dissimuler l'avion.

— Commandant, pourquoi avoir choisi cette destination ? Connais-tu le Brésil ? demanda mon Copilote.

— En fait, je voulais m'éloigner de la vieille Europe et trouver un lieu sûr pour l'avion. Un ami d'enfance m'a longuement parlé de Bahia où vit sa famille. Je compte bien trouver du soutien sur place.

Nous poursuivions notre course, la vitesse augmentait, nous approchions le mur du son : près de 340 mètres par seconde. Le fuselage vibrait. Nous entendîmes un « bang ». Une onde de choc ébranla l'appareil.

Un homme s'écria :

— C'est la fin !

— Je perds les commandes, je ne contrôle plus l'appareil, m'écriai-je à mon tour.

Puis plus rien, un silence étonnant s'imposa. Nous l'avions franchi, ce fameux mur : après le mur, plus de son. Je me fis cette réflexion.

Nous avions conçu une merveille. Personne ne pouvait plus nous arrêter. Nous voyagions dans la stratosphère à 24 000 mètres d'altitude, bien au-delà de nos objectifs. Le monde venait de perdre ses limites. Nous contemplions la courbure de la Terre. La température critique de la cabine remontait. J'actionnai la pleine puissance des quatre statoréacteurs et la mise à feu de la tuyère de fusée. Une violente accélération nous plaqua à nos sièges.

Moins de dix minutes plus tard, en vitesse réelle, nous venions de dépasser mach 2. L'appareil continuait sa folle course. L'aiguille

indicatrice du compteur bloquait à 2 500 km/heure. Plus de repères, nous plongeons vers l'inconnu en mode planeur. Une voilure de 170 mètres d'envergure nous portait. Trois heures cinq minutes plus tard, nous avions parcouru 10 000 kilomètres.

Nous approchions de l'équateur...

Au loin, une forme étrange nous barrait la route. Se dressait devant nous un mur sans fin. Une masse nuageuse nacrée nous aspirait. Un cône descendait du ciel. Sa pointe se perdait, plantée dans les hautes altitudes des cieux.

— Libérez le météorologue. Et amenez-le au poste de pilotage ! avais-je ordonné. Ahuri, ce dernier fixait le phénomène. Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je. Nous volons trop haut pour croiser une tempête !

— Il semblerait que ce soient des nuages stratosphériques, des nuages nacrés ! dit le Météorologue en hésitant.

— Des nuages nacrés ? De quoi peuvent-ils être composés ?

— Ça dépend, de cristaux formés d'acide nitrique et d'eau.

— Ou bien ?

— Peut-être d'acide sulfurique... ou de glace, mais...

— Mais quoi ?

— On ne peut les rencontrer qu'à proximité des pôles nord et sud de la Terre. Ces nuages se forment lors des grands froids polaires.

— Vous voulez dire que...

— C'est impossible d'en rencontrer ici ! Nous sommes sous l'équateur.

— Il s'agit donc d'un phénomène météorologique inconnu !

— Oui.

— Je ne parviens plus à modifier notre cap...

— Il nous attire, j'en ai peur ! dit le Météorologue.

— Mais pourquoi ?

— J'ai l'impression que cette masse crée un champ magnétique.

— Nous serions sous l'emprise d'une sorte d'aimant ?

— J'espère que non !

— On va voir...

J'engageai la pleine puissance des dix réacteurs et de la tuyère de queue. Très vite, je dus me rendre à l'évidence : nous ne pouvions plus échapper à cette force. Il nous restait peu de temps. Nous allions être avalés.

— Attachez-vous ! Vite ! hurlai-je à mes compagnons.

A pleine vitesse, nous percutâmes la paroi de nacre. Sous l'impact, des bouquets de gerbes de particules explosèrent en feux d'artifices. Des cristaux martelaient la carlingue. Nos ailes se creusaient de traînées acides. Par rafale, des vagues de billes d'acier nous criblaient. Nous décélérons rapidement... Combien de temps le Géant allait-il tenir ? Harnachés à nos sièges, nous résistions...

— Géant en perte de vitesse, nous rentrons en zone critique, alertai-je.

— Nous allons atteindre la vitesse de décrochage, annonça le Copilote.

— Nous sommes dans l'œil du cône. Nous allons décrocher.

— Décrochage ! Nous sommes à pleine puissance, confirma le Copilote.

— Double commande, ordonnai-je, il nous faut piquer pour reprendre de la vitesse.

Nous poussâmes de toutes nos forces sur les manches. Une chaleur étouffante envahit la cabine. L'avion montait au lieu de plonger et commençait à tourner sur son axe.

— Nous sommes pris dans une ascendance thermique, dit le Copilote. Nous montons trop vite. 30 000 mètres, 32, 33, 35...

— Tu es sûr ?

— C'est ce qu'indique l'altimètre. Cette pompe thermique est monstrueuse : l'air est brûlant.

— Un courant tropical ? C'est sûr... Nous n'avons plus de vitesse horizontale.

— Oui, nous montons toujours. 38, 39, 40...

— C'est fou ce que je vais te dire...

— Quoi ?

— Nous subissons un décrochage inversé...

— Qu'est-ce que tu dis, un décrochage inversé ?

— Oui, vers le haut. Nous tombons vers le ciel.

— Tomber vers le ciel, mais c'est impossible !

L'avion tournoyait sur son axe. Nous étions devenus l'hélice d'un gros ventilateur ; celui du cône.

— Je sais que c'est impossible ! Mais il faut faire vite, la chaleur va nous cramer et nous risquons d'être broyés dans l'entonnoir au sommet du cône. Altitude, mon ami ?

— 65 kilomètres. Personne n'a jamais été aussi haut ni eu aussi chaud, dit le Copilote avec la pointe d'humour qui le caractérisait.

— Bon, écoute attentivement, à mon signal : on coupe ensemble tous les moteurs et on tire de toutes nos forces sur les commandes. L'avion va prendre encore plus de vitesse. Il doit piquer vers le ciel, vers le bout de l'entonnoir. Tu ne dois pas oublier que la gravité est inversée. Nous devons aller à l'extrême limite pour retrouver la vitesse de portance. Nous serons peut-être à 80 kilomètres de la Terre, ou tout simplement morts. Ensuite, nous redresserons. Il nous faudra tenir, impérativement, ne pas perdre connaissance et redresser... redresser... puis rétablir un peu les gaz. On maintiendra ainsi notre vitesse de vol. On entamera alors la descente vers la Terre ; c'est-à-dire que nous exécuterons une manœuvre de montée avec toute la puissance des réacteurs.

— C'est totalement dingue, mais tu es un génie ! Alors, mon Commandant, c'est quand tu veux.

— C'est maintenant ! Go ! Et à la grâce de Dieu...

L'avion géant prit de la quête arrière. Il continuait de tourner sur lui-même. Nous plongeions vers le haut. La pression nous collait aux sièges. Je sentis que j'allais perdre connaissance. Je devais résister. Un voile rouge passa devant mes yeux. Il fallait sortir de la vrille, accélérer encore. J'allais sombrer ; mes avant-bras cuisaient. A bout de force, je poussai sur le manche pour redresser l'appareil.

Et je relançai les moteurs... Combien de temps étais-je resté inconscient ? Je ne saurais le dire... Lorsque que je revins à moi, le Copilote lui aussi était inerte. Je le secouai, le giflai...

Il revint à lui.

— Reprends ton poste, lui ordonnai-je. Nous sommes à 90 kilomètres d'altitude, nous avons stoppé notre ascension, ou plutôt notre chute vers le haut... Fin de la vrille, l'avion se stabilise...

Je mis les gaz à fond et tirai sur le manche.

— Altitude : 89 kilomètres... Commandant, nous redescendons !

Il annonça progressivement 87, 86, 85...

— Formidable !

— Altitude : 80 kilomètres. Nous amorçons notre retour sur la Terre, Commandant.

— Il ne nous reste plus qu'à piloter à l'envers. Nouvelle consigne de vol, annonçai-je. Angle de montée trente degrés, puissance au tiers. Nous allons descendre en douceur.

— Facile ! rétorqua-t-il.

— Et profitez du paysage, les gars. La Terre est si belle vue d'en haut, surtout à travers un cône de verre nacré !

— Rien vu d'aussi beau... déclara mon second sous l'emprise de ses émotions : son regard s'humectait.

— Les commandes répondent normalement. Peut-on apprécier les dégâts subis ?

— Je vais faire le tour de l'appareil, dit le Copilote.

Il partit en courant.

— Il nous reste à trouver un endroit pour atterrir, dis-je au Météorologue qui venait lui aussi de reprendre connaissance.

Il me regarda. Je sentis sa sincérité et j'en fus heureux. Si nous survivions, je pressentais que nous allions avoir besoin de lui. Il nous faudrait comprendre ce phénomène. D'autant que c'était un chercheur de haut niveau ; il conjugait des connaissances de physique et d'astrophysique.

— Comment vont les prisonniers ? criai-je au navigateur chargé de leur surveillance.

— Deux sont encore sans connaissance, trois reprennent leurs esprits, répondit-il.

— Bon, vérifie leurs liens. Il ne nous faut prendre aucun risque.

— Tout est ok !

— A quel moment allons-nous retrouver une gravité normale ? demandai-je au Météorologue. Si jamais nous la retrouvons !

— Je vais plancher sur le sujet, répondit-il.

Il prit une feuille et un crayon et commença par dessiner un cône à large base. Il figura la mer et les différentes couches successives de l'atmosphère : troposphère¹, stratosphère², mésosphère³, thermosphère⁴, exosphère⁵.

— Si on émet l'hypothèse que l'embout du cône prend sa source au-delà de l'exosphère qui débute à plus de 600 kilomètres, là où les particules ne sont plus gravitationnellement liées à la Terre, cet entonnoir dans sa forme étanche pourrait se remplir de vide. Dans ce cas de figure, nous pourrions imaginer être sous l'attraction d'une autre gravité en provenance de l'espace ; elle s'exercerait en sens inverse de celle de la Terre.

— Il doit y avoir une frontière entre ces deux gravités : celle de la Terre et celle venue de l'espace. Il nous faut répondre rapidement à cette question.

— Je pense que l'inversion des gravités ne peut avoir lieu que dans la troposphère, la couche la plus proche de la Terre. Là où se développent la plupart des nuages.

— Synthétise ! lui ordonnai-je, le temps presse.

Il continuait son dessin...

— Je vais essayer d'être clair, me répondit-il.

Petit un : nous avons pénétré le cône à une altitude de 25 000 mètres,

Petit deux : à cette altitude nous étions sous l'emprise d'une gravité céleste,

Petit trois : on peut supposer qu'une zone neutre existe vers 18 000 mètres.

— A 18 000 mètres ? Tu es sûr ?

— Affirmatif, Commandant ! Cette altitude correspond à une sous-couche située entre stratosphère et troposphère que l'on appelle la tropopause⁶. Dans notre cas, il s'agit d'une tropopause équatoriale, donc très haute.

— Bon, on arrête l'hypothèse que l'inversion sera effective à 18 000 mètres d'altitude. On décrira des cercles d'approche dès que nous atteindrons notre altitude d'entrée initiale dans le cône.

— Si nous parvenons à nous poser, il faudra découvrir quel corps matériel dans l'espace crée ce champ gravitationnel, dit le Météorologue.

— Si nous nous posons, effectivement...

Le Copilote revenait de son inspection essoufflé. Il avait fait vite pour inspecter les 130 mètres de longueur sur 35 mètres de haut du fuselage et ses 4 niveaux de coursives latérales.

— C'est miraculeux, je n'ai noté ni percement ni éventration de la carlingue.

— Heureusement, nous ne serions vraisemblablement plus là, si ç'avait été le cas ! La double coque a bien fonctionné.

— Ce sont surtout les ailes qui sont abîmées, Commandant. Elles ont subi la mitraille. J'évalue une perte de portance de cinquante pour cent. J'espère qu'elles résisteront en cas d'atterrissage difficile.

— On fera avec... On volera sans ailes, si nécessaire !

Le Copilote acquiesça d'une moue complice accompagnée d'un hochement de tête.

— Pouvons-nous évaluer notre position ?

— Avant d'être capturés par le cône, nous devons nous situer à moins de 3 000 kilomètres de Salvador de Bahia et dans les eaux amazoniennes, dit le Copilote.

— Quelle est notre probabilité de croiser une Terre ? demandai-je.

— Elle est forte.

— Tout dépend si le cône se déplace ! surenchérit le Météorologue.

— Mettons-nous tous en poste d'observation. Nous sommes à 50 kilomètres du sol.

En direction de la Terre, tout en bas, une masse nuageuse sombre masquait sa nature. A cette hauteur nous distinguons précisément sa forme cyclonique. Des décharges électriques s'en échappaient. Si nous voulions nous poser, nous devons affronter cette tempête.

— Il nous faudra entrer dans l'œil du cyclone, affirma le Météorologue.

— L'approche va en être compliquée. Nous devons aussi dans le même temps gérer l'inversion gravitaire.

— Je propose, poursuivit le Météorologue, de régler l'approche suivant le sens de rotation du...

— Regardez, il n'y a pas un, mais deux cyclones qui se côtoient. Ils tournent dans des sens opposés, m'écriai-je.

— C'est incroyable ces cyclones tournent en sens inverse ! s'exclama le Météorologue. Se parlant à lui-même : les cyclones tournent dans le même sens que la Terre : dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère sud, et vers la gauche dans l'hémisphère nord.

Il suivait son raisonnement... Nous n'avions plus le temps, je l'interrompis !

— Nous sommes exactement sur l'équateur, lui dis-je. Le cône en sa base renferme deux cyclones. Nous devons en choisir un...

Avec ces deux cyclones, une paire d'yeux nous regardaient...

Des tempêtes qui se télescopent, c'est terrifiant ! Vraiment monstrueux... Nul ne peut imaginer la violence des vents contraires qui se percutent. Le dérèglement conjugué de systèmes dépressionnaires qui montent en surpression. Peut-être le moteur à deux cœurs de cette défaillance gravitaire.

Nous avions entamé notre approche dès 25 000 mètres. L'avion explorait de larges cercles horaires, pour un rendez-vous au bout de l'enfer. Nous approchions d'un magma chaotique de nuages

fous dont les gueules-de-loup crachaient des nuées ardentes. En limite de la troposphère, l'appareil demeura quelques secondes en suspension, dans une relative indécision. Il roulait de la tête à la queue, se dandinant d'une aile sur l'autre, ne sachant à quels cieux se vouer. Cela ne dura pas, nous fûmes happés, entraînés dans une spirale sans fin. Nous ne contrôlions plus rien. L'avion allait être pulvérisé. Des ondes de chocs assourdissantes se propageaient dans les structures de l'appareil. Nous nous préparions à mourir.

C'est alors que j'eus le sentiment que toute tentative de résistance à cette force surnaturelle serait sanctionnée. Il ne fallait rien faire, juste attendre et prier...

Nous avons dérivé longuement au gré des courants croisés ; ballottés d'un point à l'autre. A trois reprises nous survolâmes un navire en détresse : un transatlantique... Tous feux allumés, gisant sur le flanc, il agonisait. Des flammes s'en échappaient. Je crus voir des canots de sauvetages renversés et des centaines de personnes à l'eau qui agitaient les bras en notre direction.

Et puis, miraculeusement, nous vîmes surgir d'entre les nuages une étendue d'eau ; nous survolions un lac. Et nous nous posâmes en douceur. L'avion, gravement blessé, avait résisté. Nous étions tous vivants... Ou presque : la paroi extérieure de la cabine de repos n'existait plus ; nos prisonniers avaient été avalés par la tempête.

Dernier point de situation :

Le mardi 24 avril 1934, à 23h45, heure locale,

Nous sommes perdus quelque part en Amazonie.

Le Commandant de bord du Géant

Fin de consignation.



Je referme le carnet de poche en toile vernie noire de moleskine et replace l'élastique. Pour la troisième fois consécutive, je viens de relire le journal de vol du Commandant de bord du Géant. J'avais découvert ce document en fouillant le petit secrétaire de ma mère. Inlassablement, depuis un an, je le relis, cherchant à percer son mystère. Comment ma mère était-elle entrée en possession de ce carnet ? A peine caché sous son papier à en-tête, l'avait-elle laissé en évidence pour que je le trouve ? Cet avion géant existe-t-il réellement ? Cette hypothèse me fait rêver ! Je soupire... Il fait très chaud, et ces derniers jours la chaleur n'a cessé de croître. Le gigantesque transatlantique glisse sur une mer d'huile. Tout marche au ralenti à bord du « Britannicus ». Plus un souffle d'air. Les respirations se sont suspendues. Les paroles s'échappent des gorges entrouvertes. Les moteurs ronronnent, réguliers, apaisés des tourments de l'océan. La lumière est inondée de soleil. L'air semble lubrifié et cotonneux. On approche de l'équateur, et ce soir, il est prévu une grande fête à bord, dite pour la circonstance « la fête du poteau noir » : sponsorisée par Coca-Cola. La petite bouteille en pleine expansion commerciale part à la conquête du monde. Et pour la petite histoire, en 1919, avec un groupe d'investisseurs de la « *Trust Company of Georgia* » ma famille avait participé au rachat de « *The Coca-Cola Company* ». J'aurais pu vivre plusieurs vies sans me soucier du lendemain.

Le matin même, j'ai visité la cabine de pilotage du navire. J'essaie d'imaginer la route qu'a empruntée le Géant et la compare à la nôtre. J'en ai la conviction ! Elles vont se croiser sur l'équateur. D'après mes calculs, à peu de chose près, nos routes convergent. Discrètement, pour confirmation, j'ai interrogé le capitaine du navire sur cette hypothèse. En souriant, il me l'a confirmée... Ma demande l'amuse... Si un bateau au départ du Maroc devait rejoindre Salvador de Bahia au Brésil à vol d'oiseau, où nos routes se croiseraient-elles ? « Exactement sur l'équateur », m'a-t-il répondu.

En attendant les festivités pour les uns et pour moi le lieu où le Géant a été avalé par le Cône de nacre, on fait la sieste, en rang d'oignon sur des transats, le ventre et les seins avachis. Le gros bonhomme allongé à côté de moi résume l'ambiance qui règne à bord en cette après-midi caniculaire. Son corps déborde copieusement du pauvre transat et ruisselle d'une sueur si aigrette que les auréoles sous ses bras ont jauni.

Seul le vent-vitesse du navire, à peine perceptible, tente de filtrer cette purée de pois. Un filet d'air moite se faufile par instant sur le pont supérieur. On est tous là, à espérer la fraîcheur d'une brise légère, sans vraiment y croire. A contempler des grands verres remplis de glace pilée avec des pailles si grandes qu'elles menacent de nous rentrer dans le nez. L'air du temps s'évapore et le présent est trop présent, sans échappatoire, sans réelle douleur non plus. Chaque jour pèse des tonnes. On attend la nuit, la suite, que faire d'autre... On approche de l'équateur et cette attente devient insupportable...

En fin d'après-midi, j'ai rendez-vous avec mon oncle. Cette pensée ne me réjouit pas et pourtant je dois m'y contraindre. Je vide d'un trait de paille mon verre et m'arrache à mon transat. Le gros qui s'est assoupi se retourne bruyamment en laissant échapper un rot gazeux pour saluer mon passage.

Mon oncle, c'est devenu mon obsession. Mon antipathie pour lui est sans limite. Je méprise cet homme mielleux qui est devenu mon tuteur à la mort de mes parents, disparus dans des circonstances encore inexplicables. Depuis, il gère l'immense fortune dont je suis l'héritier. Une enquête toujours en cours demeure au point mort. On n'avait retrouvé qu'un corps ; celui de mon père. J'avais encore dix-sept ans quand la police me convoqua pour identifier son cadavre... Sans me l'avouer, je leur en veux de m'avoir abandonné. Et mon oncle est devenu, malgré lui, au fil des mois, mon souffre-douleur. Mais cette après-midi-là, en me donnant l'accolade, une expression trop naturelle anime ses yeux qui d'habitude fuient les miens ; une sorte de défi, de provocation certaine. Sans

savoir pourquoi, une panique soudaine m'envahit. Une épaisse fumée de cigare empêche de distinguer l'homme vautré dans le fauteuil au fond de la cabine. Lentement, l'inconnu se lève en me dévisageant. C'est un grand type tout en os, menton compris. Son visage, dont la peau tendue en arbalète esquisse un sourire, me fait frissonner. C'est lui qui a provoqué cette peur indicible.

— Vous êtes toujours en train de vous enfumer, mon oncle. Vous allez boucaner ! lui dis-je, en essayant de trouver une contenance.

L'inconnu ne cesse d'afficher le même sourire inquisiteur. Mon oncle fait les présentations :

— Monsieur Guérande. Mon neveu, dont je vous ai parlé.

— Monsieur, bonjour, dis-je en le saluant.

— Bonjour jeune homme, me répond-il. Il est tard, je vous laisse à vos occupations. Le dîner approche ; je dois aussi me préparer. On se retrouve dans la soirée, lance-t-il, en sortant.

— A ce soir alors, à la fête du « poteau noir ».

— Eh bien, mon oncle, qui est cet individu lugubre que vous fréquentez ?

— Oh, juste un passager que j'ai rencontré au bridge, un partenaire d'un soir.

— Vous avez de drôles de fréquentations pour un homme qui dirige mes affaires. Dois-je vous rappeler vos responsabilités ?

— Ne vous inquiétez pas mon cher neveu, cet homme, monsieur Guérande, est un homme d'affaires avisé.

— Un homme d'affaires... Vous plaisantez ! Il a plutôt la tête d'un homme de main de la mafia sicilienne, si je ne m'abuse. A votre place, je ne lui accorderais aucune confiance. Et vous, méritez-vous la mienne, après tout ? Votre attitude me semble bien désinvolte.

J'ai dit cela sur un ton glacé et méprisant.

— Vous vous méprenez sur moi, me dit-il, visiblement blessé par mes insinuations. Je comprends votre souffrance, mais vos propos sont injustes. Vous manquez de clairvoyance ! J'essaie d'assumer ma tâche de tuteur au mieux de vos intérêts, dans le respect

de la mémoire de vos parents. Je me permets de vous rappeler que vous êtes le fils de mon frère et j'ai de l'affection pour vous. Je suis profondément peiné que vous ne la ressentiez pas.

Ses dernières paroles sont empreintes de sincérité et les miennes résonnent dans ma tête. Je m'en veux de l'avoir traité de la sorte. Enfin, peu importe, je n'ai aucune envie de prolonger cet entretien. Sur un ton qui se veut adouci, je lui dis :

— En ce qui concerne mes affaires, je pense qu'elles pourront bien attendre demain. A tout à l'heure, mon oncle !

Je ne parviens pas à lui présenter des excuses. La mort dans l'âme je rejoins ma cabine.

Enfin la fête du « poteau noir » et tout le monde est là ! En ce début de soirée, il ne manque personne. La nervosité atteint son paroxysme. Car cette nuit nous allons franchir l'équateur. L'approche de cette ligne fragile, invisible, virtuelle qui sépare la Terre en deux, avait été longue. Une attente qui n'en finissait plus. Les dames dès le matin avaient pris d'assaut le salon de coiffure. Les robes délicatement déposées sur les lits par le service d'étage avaient attendu tout l'après-midi le corps des grosses, maigres et belles femmes. Et elles sont là, les unes comme les autres, affublées de leurs plus beaux bijoux, certaines maquillées à outrance, paraissant, accompagnées de leurs pingouins en smoking, aux cols serrés, collectionneurs de boutons de manchettes nacrés, de chemises blanches bien amidonnées, rasés de près et parfumés comme il sied à l'homme du monde.

Le représentant officiel de Coca-Cola est là, lui aussi, avec son sourire commercial hérité du « sloanisme » américain et on va tous fêter le passage de l'équateur. La Terre va changer de propriétaire et monsieur Coca-Cola prépare un discours en ce sens. On le sait. Chacun s'y prépare. Pour la circonstance, l'orchestre joue un « charleston » endiablé. Ça frétille dans les coins. Les rires d'abord discrets ont pris le pas sur les discussions futiles. Miracle ! Le commandant de bord à l'éducation vieille France a eu la bonne idée de faire sabrer quelques bouteilles de champagne. La boisson de luxe

fête le triomphe de Coca-Cola... quel paradoxe ! Le buffet froid lui, étalage de crustacés, de caviar, de foies gras, de gibiers en gelée, de sorbets en tout genre, a été pris d'assaut.

L'annonce est faite par le commandant en personne :

— Dans une heure exactement le navire franchira l'équateur. Nous changeons d'hémisphère.

Et le moment tant attendu arrive... Tous les convives s'embrasent. Les cotillons et les faux nez achèvent le tableau de cette décadence légère et tranquille. En première classe, l'insouciance règne à bord et plus personne ne se préoccupe du lendemain. Coca-Cola coule à flot, le rhum se mélange aux rires et les verres tintent...

Peu après vingt-deux heures trente, le bateau vogue sur une mer sombre. Seuls les rayons les plus pénétrants d'un quartier de lune zèbrent l'encrier géant dans lequel nous voguons. J'en contemple les bords brumeux : immobile sur le pont, rescapé volontaire du tintamarre de la fête du « Poteau noir ». Elle bat son plein et des sons estompés me parviennent encore, filtrés par quelques ouvertures secrètes, comme pour me rappeler, à moi, l'étranger au bonheur, à quel point j'ai souffert de la disparition de mes parents. Mon univers d'enfant protégé a fait place à cette montagne de sable qui s'effrite sous mes pieds. L'empreinte de mes pas disparaît sous mon poids, dévorée par des avalanches successives qui désintègrent mes plus beaux souvenirs. Des pensées abstraites sans chair, scories d'une ancienne éruption, s'amoncellent, pêle-mêle, en tas, au gré des hasards, des circonstances... Des larmes d'enfants que je ne peux empêcher d'envahir mes yeux refusent de couler, de poursuivre leur chemin, de peur de se perdre, d'être inutiles.

Je suis surpris par le vent. Mes cheveux fouettent mes tempes, balayant violemment mon visage... Oui, c'est bien le vent, de retour après des jours de calme plat, de chaleur pesante, qui s'amuse de ma détresse. La mer se réveille. Ses lames butoirs attaquent les flancs du navire. Le roulis s'accroît à chaque nouvel assaut. Des

dames blanches trônant au sommet des vagues flagellent de leurs crinières mouillées la coque d'acier... Stupéfait, je regarde les brumes nacrées qui se dressent devant nous : sommes-nous confrontés au même phénomène qui a capturé le Géant ? Je commence à croire que l'anomalie climatique décrite dans le journal de vol existe bien... Depuis le début de cette traversée transatlantique, je fantasme un rendez-vous imaginaire avec le géant des airs. Mais ce qui grandit devant moi, ce n'est pas un mythe, mais un Cône de nacre. Allons-nous subir le même sort ?

J'avais imposé à mon oncle ce voyage en Europe ; plus par caprice, pour retrouver mon âme d'enfant, que par réelle croyance en ce récit fantastique. Cette épopée devenait le support d'un imaginaire... m'aidait à oublier. Elle motivait mes investigations sur les avancées des avions à réaction... Frank Whittle, un anglais, fut le premier le 16 janvier 1930 à déposer le brevet du moteur à réaction : premier essai du réacteur au banc prévu l'an prochain. Dans le même temps, Hans von Ohain, un ingénieur allemand, achève la construction d'un turboréacteur. La course était lancée ! Et l'idée de croiser les eaux équatoriales où avait disparu cet avion magique m'excitait ! Je croyais avoir rendez-vous avec un rêve sur la ligne de partage de la Terre ; mais les particules acides de ce brouillard nacré qui me picotent le visage ne trompent pas : j'ai rendez-vous avec mon destin.



L'homme étrange dit « Guérande » observe discrètement le jeune homme, depuis le début de la soirée. Il l'a vu s'éclipser. L'occasion d'accomplir sa sinistre mission se présente. Heureux de cette opportunité, il attend à bonne distance, en prenant son temps. Rien ne presse. Il aime savourer ce prélude au meurtre. Spécialiste des explosifs et de l'arme blanche, même s'il prépare tous ses contrats avec minutie, à maintes reprises, il a dû improviser. En fait, ce qu'il préfère c'est l'improvisation calculée, le contact direct avec la victime. Ce boulot s'annonce être une véritable détente. Il a besoin d'action après plusieurs jours d'attente... et cette canicule qui n'en

finit pas. Un ennui stérile qui cuit sous son crâne. Pourtant, la solitude il la connaît. Son métier l'oblige à rester dans l'ombre. Mais cette chaleur et ce manque d'air, il ne peut les supporter...

Dès sa petite enfance à l'orphelinat, il avait découvert les joies insoupçonnées de la cruauté. Avant chaque nouveau meurtre, il repensait à son copain de chambrée ; l'obèse Titi qu'il avait fini par tuer. C'était son premier meurtre : il avait dix ans. Un acte de pure gratuité. Pourtant, il l'aimait bien son pote, le pauvre Titi : le bouc émissaire, le souffre-douleur des autres enfants. Pas un jour sans qu'il ne soit brimé, battu, humilié. Il l'avait pris sous sa protection ; mais la pitié initiale que cette injustice lui provoquait avait fait place à un irrésistible besoin de le voir souffrir. Il avait fini par jouer de sa confiance en se rendant complice des autres, qu'il encourageait à le maltraiter. Ce qu'il adorait par-dessus tout, c'était de le consoler après qu'il eut été brutalisé. Il entretenait cette relation perverse sans le moindre remords, sans le moindre doute sur la finalité qu'il entrevoyait. Un jour, après le réfectoire, alors que Titi avait été tabassé et laissé pour mort dans la cour de récréation, il lui avait dit : « Je m'évade cette nuit, j'ai tout préparé. Si tu veux venir avec moi, échapper à cet enfer, c'est le moment. Tu es mon ami et je ne veux pas que tu restes ici seul. Moi de toute façon, je pars. » Le gros Titi en avait les larmes aux yeux. Une telle amitié, il n'aurait pu l'espérer. Il avait accepté tout de suite. Un immense bonheur évacuait la peur qui le tenaillait. Les deux fugitifs s'étaient fondus dans la nuit vers trois heures du matin. Ils arrivèrent au pied de la grille d'enceinte. D'un bond, l'enfant tueur s'installa à califourchon entre les pointes acérées du rideau de fer. C'est là qu'il lui avait tendu la main : « Viens, monte, je vais t'aider. » Le poussif garçon, gras comme une loche, avait saisi la main tendue, la main amie qui le hissait vers la liberté. Il ruisselait. Qu'est-ce qu'il était lourd ! Il finit par parvenir au sommet. En déséquilibre, il s'accrochait à son ami ; le serrant à s'en blanchir les phalanges. « Ça y est, on y est presque ! Souffle un peu avant de passer de l'autre côté », lui dit son ami. Son regard exprimait toute la reconnaissance du monde. L'enfant tueur l'enlaça. Il sentait sa respiration rapide, son souffle humide, la tiédeur

de son ventre. Puis d'un coup sec, sans autres considérations, il le bascula sur une des flèches hérissées. Il entendit le craquement des côtes, puis de la colonne vertébrale. Le morceau de fer forgé se glissait dans les chairs ; se fendait un passage à travers la cage thoracique. Puis ce fut le dernier hoquètement. Il ne pouvait plus respirer, la pointe meurtrière lui avait transpercé les poumons, condamné la trachée-artère. L'oreille curieuse de son ancien ami, collée sur sa poitrine, guettait les dernières convulsions de son cœur : il s'arrêta bizarrement, pas tout de suite, cahin-caha. Bonjour, au revoir ! Le calme revenu, il contempla longuement son œuvre macabre ; le corps empalé du gros Titi, désormais serein. Il ressemblait à une espèce de mollusque difforme en voie de coagulation. Au petit matin, on l'avait retrouvé là, embroché, vidé de son sang et tous avaient conclu à l'accident.

Voilà, il se sent bien maintenant... Le vent se lève et il apprécie cette soudaine fraîcheur revigorante. Le jeune homme est là, accoudé au bastingage. Il le programme, envisage sa proie. Exceptionnellement, il a dérogé à sa règle de base : ignorer le nom du commanditaire et le pourquoi du contrat. Seule la cible importe et la façon de l'éliminer. Mais là, ce n'est pas un contrat comme un autre. On l'avait approché en direct. La somme proposée était inhabituelle. Avant d'accepter, il avait dû mener sa propre enquête. Elle l'avait conduit de l'autre côté de l'Atlantique, en Allemagne. A sa grande surprise, la commande venait de la « Luftwaffe », la force de l'air armée nazie : l'ordre émanait directement d'Hermann Göring, son commandant en chef, le bras droit d'Hitler.

Le ciel est devenu bleuâtre. La tempête est là... Tout se déroule à merveille : il va pouvoir en profiter pour jeter le cadavre à la mer.

Pendant ce temps, dans le salon d'honneur du transatlantique, l'oncle du jeune homme ne cesse de regarder sa montre. Il commence à avoir mal au cœur. Le roulis et le tangage s'amplifient à chaque nouvelle embardée. Le navire prend de plus en plus de gîte. Il se balance d'un bord à l'autre, et l'ambiance en quelques minutes

a changé de registre. Certains passagers rejoignent le pont pour restituer à la mer les fruits de leurs excès. L'orchestre continue à seriner un tango argentin. Le chœur n'est plus là ; l'esprit non plus !

Une femme voluptueuse à forte poitrine qui tente de se lever est terrassée par l'amplitude du mouvement. Elle plonge les seins les premiers, entraînant avec eux chaises, tables et tout ce qui va avec ; les verres, les bouteilles, assiettes, couverts, crustacés et coquillages, Coca-Cola, glaces sur catapultes, nids d'hirondelles, fromages affinés, quelques convives au passage, maculés, tachés, irrités, apostrophés, sans le sourire ni l'envie de dire merci... et c'est le début de la panique ! Les membres de l'équipage débordés par l'ampleur du désastre appellent au calme. L'intensité de la tempête a surpris tout le monde... et il est trop tard ! Ça se bouscule ! Ça se piétine ! Ça crie ! Ça hurle ! Ça mord ! Ça met des coups de cul, des ruades de bossus ! Le paquebot devenu fou craque de toutes ses nervures ; bouts de tôle, tuyaux, canalisations crissent, sifflent à l'unisson.

Un drame se prépare...

Le tueur a senti le vent tourner. La panique à bord... il faut agir sur le champ ! Le jeune homme, lui, n'a pas bougé. Il semble pétrifié, soudé à son bastingage. Il vient d'essayer une succession de paquets de mer sans broncher.

Le paquebot affronte un océan déchaîné... L'étrave d'abord soulevée par des montagnes liquides pique en profondeur. L'eau fracassée, éventrée, libérée de sa tutelle déferle sur le gaillard d'avant, inonde ses superstructures, envahit le pont supérieur, et déboule en boulet de canon dans les coursives latérales, un coup à bâbord, un autre à tribord... Quand c'est son tour, le flux puissant arrache le jeune homme à sa prise ; la lame récurrente le blackboule. Il se débat sur plusieurs mètres, boit la tasse, ça n'en finit plus, le rouleau l'enveloppe, refusant de lâcher sa prise, puis c'est le choc...



De l'eau a dû couler sur le pont... Je retrouve difficilement mes esprits. Ma tête résonne, j'ai dû heurter la paroi le long de laquelle je me trouvais. Ma chemise me colle à la peau. Je tente de me relever, mais mes pieds ne peuvent trouver l'adhérence. Je dois fuir, je le sais, une autre lame peut survenir. J'essaye à nouveau de me redresser lorsqu'une poigne puissante me saisit et me retourne. Oh ! Je crois m'évanouir ! L'homme étrange que j'ai vu l'après-midi même dans la cabine de mon oncle m'observe avec curiosité, attendant une réaction. C'est la peur et il n'est pas déçu.

— Merci... Merci de me venir en aide ! lui dis-je, tentant de masquer ma terreur.

— Oui, c'est vrai je suis venu t'aider... T'aider à te soustraire à ce monde, répond tranquillement le tueur.

Les éclairs déchirent le ciel et une lumière électrique gomme la nuit. Le tueur a saisi mon cou avec délicatesse et serre lentement, progressivement, sans à-coup ; une pression douce et sensuelle, presque une caresse...

Je revois le regard insolent, inquiétant de mon oncle, de l'être abject qui a commandité ma mort. Un goût de sang me remonte dans la bouche, mon cerveau bouillonne, mes muscles tendus, raidis, se crispent... Des crampes transpercent ma chair. Elles se propagent dans mes terminaisons nerveuses : des orteils à mon membre le plus intime. Un voile aux couleurs arc-en-ciel recouvre mes yeux. La pression se prolonge sans fin, précisant les limites de ma vie... Je crie au secours, mais aucun son ne sort, et pourtant, j'entends ma voix... ou plutôt une voix familière. Non, ce n'est pas la mienne, mais celle de ma mère qui m'appelle. Elle est vivante ! Tous ses amis sont là pour le pique-nique annuel. Ma mère radieuse trône au milieu des invités. « Allez, viens vite », me crie-t-elle les bras tendus pour m'encourager. « On t'attend pour la photo ! » D'une démarche encore peu assurée, je traverse le parc. Mes premiers pas certainement, pour rejoindre la petite colonie qui pose pour la postérité. « Attention, le petit oiseau va sortir ! » Et clic ! Interruption de l'image, plus d'émission, un bandeau blanc me prive de la vue, un film plastique m'étouffe. Je vais partir... Mes

forces m'abandonnent... Mes oreilles n'entendent plus. Je me sou mets à cette souffrance tranquille... A la strangulation, à ce cisail lement qui m'emporte. Je perds connaissance...

Combien de temps s'est-il écoulé ? Je reviens à moi... J'ai mal, très mal ! Je ne respire plus normalement, ma gorge brûle. Le corps du tueur flotte à mes pieds. Est-il mort ? Je n'en sais rien. Le bateau semble s'être couché sur le travers. Son flan ouvert n'offre plus de résistance à la mer. L'eau triomphe, elle prend possession des lieux. J'entends des hurlements, des sifflets... Des ombres disparaissent, aspirées par les flots. Un incendie doit avoir pris dans la salle des machines. Le feu et l'eau se mêlent aux cris de mort des brûlés et des noyés.

Résister, tenir, ne pas flancher ! Je suis surpris par ma colère ! Elle me donne une raison de vivre, de me battre. Je dois absolu ment rejoindre le pont supérieur pour embarquer dans un canot de sauvetage. Mais où est-il ? Comment s'orienter, plus de repère, tout est sens dessus dessous... Ma réflexion est interrompue par une lu mière fulgurante, puis un bruit effroyable qui restera imprimé dans ma mémoire ; le craquement sinistre du navire qui s'éventre, l'acier qui se tord, se froisse, pleure ; la longue plainte lugubre de la coque qui agonise ; la pluie de métal, de planches, de morceaux de ca davres déchiquetés qui s'abat du ciel, vous tombe sur la tête, vous ensevelit sous un amoncellement, un enchevêtrement d'horreur.

Le pont supérieur n'existe plus, soufflé par la déflagration de l'explosion. Les chaloupes n'ont plus d'amarres, elles flottent à quelques brasses de moi. A bout de force, je me jette à la mer... une dame blanche, qui passe par là, me prend dans ses filets et m'en traîne dans les abysses.

Le Britannicus, navire jumeau du Britannic⁷ transformé en navire-hôpital et coulé par une mine allemande le 21 novembre 1916, vingt ans plus tard, jour pour jour, sombre à son tour.

